

Avant-propos

Marc CLUET

La notion de « *tourisme vert* » a sa place attitrée dans le discours des fonctionnaires et chargés de mission ministériels, prestataires de services touristiques, journalistes, mais elle reste assez floue. Trois aspects se dégagent à la réflexion : tout d'abord, l'idée d'un environnement verdoyant – pas forcément spectaculaire, mais attrayant – quelque chose entre campagne et jardin à l'anglaise, par exemple le bocage normand ; ensuite, l'idée d'un tourisme « artisanal » qui valorise les ressources naturelles, les patrimoines et la culture « à échelle locale » en évitant soigneusement de les compromettre¹ ; enfin, un bienfait sanitaire. Des variations imaginaires « autour » de la notion de « *tourisme vert* » permettent d'en préciser les contours *ex negativo* : ni un circuit en 4 x 4 dans le Sud tunisien, ni un stage de parapente dans le Vercors, ni une croisière sur le Danube n'entrent en ligne de compte. Ni non plus un séjour en *safari lodge* au Botswana, – en revanche, peut-être, un tour en roulotte en Irlande et, pour sûr, des vacances à la ferme au Tyrol. La décantation de la notion de « *tourisme vert* » peut être poursuivie et affinée par la confrontation de différentes « formules » touristiques dans lesquelles, sur les trois à quatre variables spécifiques à une « formule » donnée (la destination, le mode de logement, le type d'activités, etc.), une ou deux variables restent identiques : « vert », assurément, le Tyrol, l'été à la ferme, mais pas l'hiver en « apparthotel », avec « forfait remontées mécaniques ». À poursuivre cette expérience, on s'aperçoit que la notion de « *tourisme vert* », malgré son flou apparent, et son apparition relativement récente (années

1. Cf. préface d'Henri Grolleau, inspecteur général du tourisme, à MOINET François, *Le tourisme rural. Comment créer et gérer?*, Paris, Éditions France agricole, 2000, p. 3 *sq.* – Également la définition du tourisme rural ou « agritourisme », du même Henri Grolleau, disponible en ligne sur le site : www.source.asso.fr/index.php?id=tourisme-rural_definition (consulté le 12/12/2008 17:00).

1980), a une consistance préréflexive, sinon subliminale, dans nos esprits. Une explication à cela pourrait être – du moins, pour l’environnement verdoyant, associé – celle proposée par des « sociobiologistes » américains pour rendre compte de la prédilection d’une majorité de personnes testées, dans quatorze pays différents, pour les paysages ouverts, ondoynants, parsemés d’arbres et de buissons, avec présence d’eau : un atavisme nous porterait vers les biotopes du type « savane humide » où l’homme a passé, dans les meilleures conditions, une grande partie de ses deux millions d’années d’existence². Plus raisonnablement, on avancera les souvenirs – directs ou indirects, accumulés ou transmis, soit par le milieu, soit à travers la lecture de récits de vacances – de ces séjours à la campagne ou « villégiatures » au sens étymologique, qui, jusqu’au XIX^e siècle, ont constitué la forme la plus aboutie des « vacances ». Une fédération française des « stations vertes de vacances », fondée en 1964, et dévolue à la promotion du tourisme en espace rural et/ou en moyenne montagne, signale la prise de conscience, en France, à l’époque, de ce que les campagnes pourraient un jour être vidées d’estivants, au profit des côtes, en particulier espagnoles. Tel ne fut finalement pas le cas. En effet, Mai 1968, la redécouverte des cultures régionales, le mouvement écologique sont passés par là. La notion de « tourisme vert » est apparue, avec sa dimension d’écologie, tant proprement environnementale qu’« humaine ». Le label de « station verte » qui, jusque-là, n’avait pas eu de par lui-même l’effet d’attraction souhaitée³, a intégré toujours davantage cette coloration « verte » métaphorique (charte de 1999, charte de 2008), propre à le parer d’un éclat nouveau. Une osmose est observable avec la notion ancienne, presque oubliée, de « station climatique de villégiature » qui, sans doute, donne à la notion de « *tourisme vert* » son substrat sanitaire, antérieur au mouvement écologique : là on évoluait déjà dans un paysage et, plus spécialement, dans un air non pollué, sain, revigorant⁴.

Le terme de « station climatique de villégiature » avait son équivalent allemand : *Lufikurort*, littéralement « station de cure d’air », qui avait supplanté à partir de 1900 (*heil*)*klimatischer Kurort*, « station de cure [de santé] climatique », attesté dès les années 1860, en concurrence avec l’expression, d’apparence moins médicale, de « *Sommerfrische* ». En réalité, l’association entre nature et santé était déjà contenue dans cette notion, même si elle n’était

2. Cf. THEOBALD Werner, *Mythos Natur. Die geistigen Grundlagen der Umweltbewegung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2003, p. 125-127 [sous-chapitre 6.7 « Die Lieblingsbilder der Menschen »].

3. Cf. BOYER Marc, *Histoire générale du tourisme du XVI^e au XXI^e*, Paris, L’Harmattan, 2005, p. 247.

4. La notion de « station climatique de villégiature » qui fait son entrée dans le *Code de la Santé publique* en 1919 fonctionne en opposition à la notion, « dangereusement proche », de « station climatique de cure pour tuberculeux ». Dans une « station climatique de villégiature », on entretient sa santé, ne cherche pas à recouvrer d’une maladie déclarée. On y trouve plutôt des « préventoriums » que des « sanatoriums ».

pas manifeste dans le terme pris dans sa littéralité. *Ainsi pris*, le terme est, d'ailleurs, fallacieux à tous égards. Le germanophone, même locuteur natif, qui le rencontrerait hors contexte et dans l'ignorance de son sens usuel serait enclin à entendre la « fraîcheur de l'été » en tant que « fraîcheur *constitutive* de l'été » (!?), comme quand on parle de la « froideur de l'hiver », – une absurdité insoluble, sauf à projeter les mois d'été de l'hémisphère nord dans le cadre austral, où juin, juillet, août sont effectivement les mois les plus froids. Le terme de « *Sommerfrische* », pour être entendu correctement, exige l'intimité qui caractérise cela même qu'il désigne : = un havre de fraîcheur et de quiétude en période de chaleur estivale, – « la fraîcheur l'été » ou, si l'on préfère, « *- en dépit de l'été* ». Toutefois, ce n'est pas, on s'en doute, au titre de l'étrangeté lexicologique que la « *Sommerfrische* » fait son entrée, à travers le présent ouvrage, dans la collection *Études germaniques* des Presses Universitaires de Rennes, qui a toujours privilégié l'histoire culturelle. La « *Sommerfrische* » a quelque chose de particulier par rapport à la *villeggiatura* latine dont, de prime abord, elle pourrait paraître constituer l'écho *atténué* – pour cause de *moindres* amplitudes de température – au nord des Alpes, mais la « *Sommerfrische* » reste néanmoins d'une « germanicité » irréductible, de par l'intégration précoce, sinon originelle, d'une dimension *sanitaire* qui allait bien au-delà de la fonction de confort « climatique » et était mise en exergue dans le terme concurrent de « (*heil*)*klimatischer Kurort* » – en particulier sous sa forme « longue », redondante, voire pléonastique.

Le vocable de « *Sommerfrische* » apparaît en terre germanique *subalpine* sous influence culturelle *italienne*. Selon certains lexicologues, le composant dominant « -frische » pourrait même résulter d'une germanisation de l'italien « *frescura* ». C'est effectivement au Tyrol du Sud (sous administration italienne depuis le Traité de Saint-Germain-en-Laye [1919]) que le vocable surgit sporadiquement au XVI^e siècle pour désigner la retraite, en termes, tout à la fois, de *durée* et de *localisation*, que les riches habitants de Bozen (Bolzano) s'accordaient, l'été, en se translatant dans l'un ou l'autre des villages du plateau du Ritten, situé au nord de la ville et d'une hauteur moyenne de 1 000 m (contre 265 m pour Bozen même). La coutume de la noblesse de résider sur ses terres l'été et à la ville l'hiver gagna des adeptes dans la bourgeoisie, en territoire germanique comme ailleurs en Europe, au fil des siècles et, tout particulièrement, au XVIII^e sous l'influence du *rousseauisme*, entre autres écoles de pensée « rurophiles » et (modérément) « urbaphobes ». À Weimar, Goethe lui-même possédait une *Gartenhaus*, d'une simplicité exemplaire, au milieu des prés – en sus d'abord d'appartements, puis d'un hôtel particulier *en ville* (Haus am Frauenplan). Résidence citadine et résidence rustique étaient distantes, pour lui, de quelques centaines de mètres seulement à vol d'oiseau, mais c'était l'illustration symbolique d'une opposition et alternance pertinente, plutôt que la recherche d'une solution

commode par trop commode. Très significativement, quelques années plus tôt, Goethe avait installé son personnage de Werther, au début du roman qui fit sa gloire européenne (1774, ²1787), dans un village pour un été – que celui-ci entendait consacrer « tout simplement » à la lecture et au dessin de paysage. En somme, un programme de « *Sommerfrische* », à un moment où le vocable n'était pas d'usage commun dans la langue allemande, – tout au plus un régionalisme (tyrolien). La pratique allait néanmoins émerger, précisément du côté de bourgeois éduqués [Gebildete] qui, à défaut d'avoir lu Rousseau ou Goethe, étaient réceptifs aux idées du temps. À Brême, les bourgeois opulents possédaient (ou posséderont bientôt) des maisons de campagne aux portes de la ville, à l'imitation des Britanniques; mais, dès 1800, certains bourgeois, aux revenus moindres, avaient pris l'habitude d'établir leurs quartiers d'été chez des paysans des environs, qui, moyennant paiement, accordaient le gîte et – à défaut de couvert – l'accès à la cuisine et à l'âtre pour le personnel d'accompagnement (cuisinière, servante)⁵. Les « têtes spéculatives d'entre les paysans » [« spekulative Köpfe unter den Bauern⁶ »], selon l'expression d'un habitué qui ne trouvait rien à redire à cela, restaient, cependant, des acteurs mineurs de la nouvelle forme de « tourisme », la « *Sommerfrische* », en comparaison d'entrepreneurs qui se spécialisaient dans le domaine. Ainsi, le lieu-dit de Lackerhäuser en Forêt de Bavière (Bayerischer Wald), pour prendre un exemple de notoriété littéraire, grâce à Adalbert Stifter (1805-1868), fut développé en « *Sommerfrische* » – confidentielle, mais néanmoins « opérante » – en deux générations seulement⁷. Un négociant, du nom de Mathias Rosenberger, y bâtit vers 1818 une belle demeure intégrant un service d'auberge [Gasthaus]; son fils cadet ajouta une auberge à proprement parler, séparée; sa belle-fille, issue d'une famille patricienne de Munich, contribua à attirer des hôtes de passage voire des groupes entiers d'amis, venant « estiver » là, depuis diverses villes, proches et moins proches (Munich, Passau, Linz, Budweis [Budejovice]). Des maisons forestières [Waldhäuser] ou cabanes [Hütten] furent également construites dans l'orbite de l'auberge. A. Stifter séjourna là régulièrement, et au moins une fois (1866) jusqu'à l'extrême arrière-saison (novembre), « de sorte à laisser agir sur [soi] au maximum la force régénératrice de la forêt » [– « die Heilsamkeit des Waldes »], mais finalement au risque de sa vie puisque, cette fois, il y resta bloqué par la neige sans autre aliment que du concentré de bouillon de bœuf (*Liebig's Fleisch-Extract*)⁸. Le récit qu'il

5. Cf. DENEKEN Dr. A. G., *Über die Sitte der Städte, den Sommer über sich in Bauernhäusern einzumieten* (1802), reprod. dans PLATH Jörg (éd.), *Sommerfrische. Ein literarisches Lesebuch*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1999, p. 9-21, ici p. 10.

6. Cf. n. précédente.

7. Cf. STIFTER Adalbert, *Aus dem bairischen Wald* (1868), in *idem, Gesammelte Werke*, t. 6 [Kleine Schriften], Wiesbaden, Insel-Verlag, 1959, p. 495-525, plus particulièrement p. 497 sq.

8. Cf. STIFTER A., *op. cit., loc. cit.*, p. 508 & 518.

a donné de cette mauvaise aventure restitué admirablement la panique qui l'avait assailli, tout en livrant des aperçus sur le phénomène social de la « *Sommerfrische* », alors en plein développement.

Avant de venir à Lackerhäuser pour ce sixième et ultime séjour, Stifter s'était rendu (en mars) en cure à Karlsbad (Karlovy Vary) – tout comme Goethe maintes fois avant lui (douze fois au total de 1785 à 1820), mais ce dernier pour des raisons d'agrément dans le cadre d'une migration annuelle de la cour de Saxe-Weimar *ad aquas*. On discerne là des complémentarités – ou plutôt des alternatives. La « *Sommerfrische* », d'essence « bourgeoise », pouvait venir *en sus*, chez un écrivain reconnu et, à ce titre, socialement « ubiquitaire », d'un séjour « aux eaux », d'essence nobiliaire (ou « grande-bourgeoise inféodée »). Une troisième option touristique eût été pour Stifter, s'il avait eu la santé nécessaire, le « voyage de formation » [Bildungsreise], dérivé du « [Grand] Tour » aristocratique britannique ou de la « *Kavaliersreise* » aristocratique germanique, pratiqué dès le XVII^e siècle – ce Grand Siècle où les Français, éblouis par leur puissance et leur civilisation, cultivaient plutôt une attitude de repli gallocentrique⁹. Le « voyage de formation » s'est considérablement « démocratisé » au cours du XIX^e siècle, par rapport au XVII^e, mais il restait un événement exceptionnel dans une vie – quasi réservé aux hommes, et dont ceux-ci tenaient généralement journal, alors qu'une simple « *Sommerfrische* » ne suscitait presque jamais de « travaux d'écriture » autres que le courrier.

Les premiers adeptes de la « *Sommerfrische* », qu'on désignait de « *Sommerfrischler* », n'avaient pas encore majoritairement la motivation essentiellement sanitaire d'un Stifter – qui, il est vrai, était atteint de plusieurs maladies dont une incurable. Certes, un regain d'énergie était un bienfait dont on espérait être gratifié à son retour en ville¹⁰, mais l'essentiel était dans la jouissance immédiate : on échangeait le désagrément de la chaleur à la ville pour la fraîcheur (supposée) de la campagne ; on avait le plaisir d'une « oisiveté proprement divine » [« wahrhaft göttliche Muße »] – en location, mieux encore que dans une maison de campagne où on aurait certainement disposé d'un cabinet de travail, d'une bibliothèque –, mais on ne sombrait pas pour autant dans une « inactivité répréhensible » [« tadelnswerter Müßiggang »]¹¹. On se plongeait dans le « grand livre de la nature », cultivait l'art de la conversation, resserrait les liens avec sa famille ou des amis, voyageait dans le temps en se voyant transplanté dans un univers patriarcal où toute une maisonnée paysanne [Hausgenossenschaft] vivait encore sous l'autorité d'un père et maître incontesté [Hausvater]¹². Ces

9. Cf. BOYER M., *op. cit.*, p. 31.

10. Cf. DENEKEN, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 19.

11. Cf. *ibid.*, p. 9, 18 & 19.

12. Cf. *ibid.*, p. 19, 11 *sq.*, 18 *sq.*, 14 *sq.*

attentes, éminemment « culturelles », socialement et historiquement situées, perdureront longtemps encore, notamment la fuite loin de la ville et de sa chaleur dévorante, « cannibalesque » – pour quelque « Tibur » germanique où on pouvait cultiver l'*otium* à l'antique¹³. Toutefois, au fil des décennies et, tout particulièrement, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, la motivation sanitaire prit nettement le dessus, tout en changeant de tonalité. Jusque-là, il s'agissait principalement d'*éviter* les désagréments de la ville « surchauffée », et peut-être de *se soustraire* à différents facteurs, réels ou supposés, de danger sanitaire, liés aux grandes chaleurs : la poussière (faute de pavage général), les déchets en décomposition accélérée (dont le crottin des chevaux de fiacre), les eaux usées stagnantes, etc. Maintenant, dans les années 1870 *sqq.* et surtout 1890 *sqq.*, il s'agissait essentiellement d'aller *combattre* en « *Sommerfrische* » des maux supposés consubstantiels à la vie urbaine à l'époque capitaliste et industrielle. Le principal facteur thérapeutique était, bien sûr, l'air frais et pur, mais s'y ajoutaient, dans *toutes* les « stations climatiques » germaniques, des cures ubiquistes – quand celles-ci n'avaient pas la chance de pouvoir se découvrir des eaux minérales et/ou thermales, jusque-là ignorées : cures de produits frais, difficiles à transporter, tels les fraises ou le petit lait [Molken]. Ce dernier avait de nombreuses indications thérapeutiques : les congestions de l'abdomen [Blutstockungen im Unterleib], les affections respiratoires, les scrofules, la goutte. La ressource auxiliaire essentielle était cependant l'eau – *aqua simplex!* – à différentes températures, comprises entre 15 et 45° C. L'hydrothérapie développée par le père Sebastian Kneipp (1821-1897), curé à Wörishofen, en pleine campagne de Bavière occidentale, suscitait un engouement immense ; or, cette hydrothérapie ne requérait pratiquement pas d'équipements – pouvait être mise en œuvre partout, avec des investissements minimes. Nul besoin n'était, en effet, de piscines, tout juste de baignoires, puisque le principe fondamental en était d'activer la circulation du sang en créant des différences de température entre diverses parties du corps : une bassine d'eau chaude pour un pied, une bassine d'eau froide pour l'autre permettaient ainsi de démarrer une « cure Kneipp » à domicile. Certes, des moyens plus complexes furent imaginés, telle cette baignoire à deux compartiments [« *Zweizellenbad* »] dont Kafka fit sans doute l'expérience en 1905 ou en 1906¹⁴, mais la tendance générale était à la rusticité. Ainsi, marcher pieds nus au petit matin dans l'herbe mouillée de rosée [« *Tautreten* »] était une recommandation essentielle du kneippisme. Dans

13. Pour cette référence, cf. STEUB Ludwig, « Brixlegg » (1846), reprod. dans PLATH J. (éd.), *op. cit.*, p. 139 *sq.*, ici p. 140.

14. Des baignoires de ce type étaient en usage au Sanatorium et établissement de cure hydrothérapique [Sanatorium und Wasserheilanstalt] du Dr Ludwig Schweinburg à Zuckmantel en Silésie autrichienne [aujourd'hui tchèque]. Kafka y séjourna par deux fois, en juillet 1905 et en juillet 1906, juste avant et après l'obtention du doctorat de droit. Cf. WAGENBACH Klaus, « Drei Sanatorien Kafkas. Ihre Bauten und Gebräuche », in *Freibeuter*, n° 16 [1983], p. 77-90, ici p. 80.

ces conditions, toutes les « stations climatiques » germaniques purent jouer sur des registres thérapeutiques diversifiés : climatothérapie bien sûr, mais aussi hydrothérapie, diététique, sans oublier l'activité physique élémentaire (promenades, randonnées). Une « *Sommerfrische* » classique, telle qu'elle se présente entre 1890 et 1960, en attendant le renouveau entamé à partir des années 1980, était donc fondamentalement un mixte de station de cure et de station touristique (rustique) [« Kur- und Ferienort »/« Heil- und Urlaubsort »].

Le public de la « *Sommerfrische* » classique était pour la plupart des « personnes de bonne éducation » [« Mitglieder der gebildeten Stände »], avec une bonne part de représentants de la « bourgeoisie de culture » [Bildungsbürgertum], proprement « culturelle » (pasteurs, professeurs, fonctionnaires de rang supérieur)¹⁵. Médecins, avocats, cadres de l'industrie pouvaient en être aussi, mais, pour eux, c'étaient en général des vacances familiales venant compléter des activités de tourisme plus sophistiquées, tel un séjour « aux eaux ». Le terme même de « *Sommerfrische* » implique un parti de modestie, de modération dans la dépense – qui, cependant, n'excluait pas la conscience de sa propre valeur. Le mal chronique dont les habitués de la « *Sommerfrische* » se pensaient affligés en premier chef et qu'ils espéraient combattre à grandes goulées d'air frais et pur, aspersions d'eau froide, platées de yoghourt, etc. était la « neurasthénie » – qui, paradoxalement, ne se traduisait pas tant par un « manque de nerf » que par des accès de nervosité. L'énerverment était dû à un « é-nerverment » qui, lui-même, était dû à la « civilisation moderne », en particulier urbaine¹⁶. Des symptômes ou autres maux d'ordre strictement « personnel » permettaient aux individus de se singulariser et d'affirmer cette singularité jusque dans la conversation qui en « *Sommerfrische* », comme, d'ailleurs, en toutes autres circonstances, tournaient souvent autour de problèmes de santé, avec une précision de détails surprenante pour l'observateur critique et/ou « sensible ». Les individus prêtaient, en effet, beaucoup attention à leur état physique, depuis l'examen de leur langue dans un miroir à la surveillance de leur transit intestinal¹⁷. L'historien Joachim Radkau pense pouvoir dire, en conséquence, que « l'Allemagne était [...] le haut-lieu de la neurasthénie au plan international », même si la description et la désignation en avaient

15. Pour l'identification de ce groupe qui contribua grandement à spécifier la culture germanique au XIX^e et XX^e siècle, cf. VONDUNG Klaus, « Zur Lage der Gebildeten in der wilhelminischen Zeit », in VONDUNG Klaus (dir.), *Das wilhelminische Bildungsbürgertum. Zur Sozialgeschichte seiner Ideen*, Vandenhoeck & Rupprecht, Göttingen, 1970, p. 20-33.

16. Cf. RADKAU Joachim, *Das Zeitalter der Nervosität. Deutschland zwischen Bismarck und Hitler*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998, p. 309-315. Bien évidemment ; Joachim Radkau n'envisage pas, ici, le séjour « aux eaux » en tant que pratique aristocratique d'autocélébration et de loisir « supérieur », mais un thermalisme « démocratisé », d'inspiration (prétendument) physiothérapique.

17. Cf. *ibid.*, p. 322.

été fournies initialement, en 1869, par un médecin américain, le D^r George M. Beard ; la prédilection contemporaine pour les médecines alternatives – « naturistes » au sens générique –, la physiothérapie [Naturheilbewegung], était liée à ce mal moderne, plus spécialement allemand, et allait faire fleurir en Allemagne, toujours selon J. Radkau, un thermalisme [Kurbadewesen], « d'une profusion unique au monde, encore aujourd'hui »¹⁸. Radkau n'approfondit guère l'ancrage de ces phénomènes dans la « bourgeoisie de culture » – ni en tant que groupe social « surreprésenté » parmi les habitués de la « Sommerfrische », ni surtout en tant que groupe social *producteur et consommateur des représentations afférentes*. Il constate simplement que les « bourgeois cultivés » avaient le privilège de pouvoir se laisser aller à leur neurasthénie et de pouvoir la thématiser¹⁹. L'hypothèse est plausible selon laquelle ce groupe social, en proie à un véritable « malaise de classe », par suite de son décrochage d'avec la bourgeoisie d'affaires, à partir des années 1850, somatisait ses affres psycho-sociaux. Jusqu'à ces années, une fraternité d'armes avait effectivement eu cours entre « bourgeois » en tous genres, pour dénoncer et combattre les structures héritées de l'absolutisme princier, mais entre-temps cette fraternité avait volé en éclats, et même fait place au mépris mutuel. La bourgeoisie d'affaires qui s'était considérablement enrichie au fil des décennies s'était rapprochée de la sphère politique et militaire et regardait désormais de haut les « cousins pauvres » qui n'avaient que leurs lettres pour « ornement ». Inversement, la « bourgeoisie de culture » tendait à jeter dans le même sac la « bourgeoisie d'affaires » et... le prolétariat – supposés unis, dans leur affrontement même, par une fixation sur les intérêts matériels. Certes, les uns étaient frustrés, dans leur misère, et les autres « saturés »,

18. Cf. RADKAU J., « Die Verheißungen der Morgenfrühe. Die Lebensreform in der neuen Moderne », in BUCHHOLZ Kai, LATOCHA Rita, PECKMANN Hilke et WOLBERT Klaus, *Die Lebensreform. Entwürfe zur Neugestaltung von Leben und Kunst um 1900*, catalogue de l'exposition de 2001/2002 à l'Institut Mathildenhöhe Darmstadt, haeusser-media/Verlag Häusser, Darmstadt, 2001, t. 1, p. 55-60, p. 59. La mise en exergue de l'Allemagne, plutôt que du monde germanique dans son ensemble, chez J. Radkau, tient à sa recherche initiale (cf. n. 16), mais n'a pas lieu d'être. L'Empire des Habsbourgs n'était pas de reste par rapport à l'Allemagne comme on a pu, d'ores et déjà, s'en rendre compte *supra* dans le corps du texte. Très significativement, Kneipp figurait dans le peloton de tête des auteurs les plus lus en Autriche. Cf. HERZFELD Marie, « Die meistgelesenen Bücher », *Wiener Literatur-Zeitung*, vol. 2, n° 8 [15 juin 1891], p. 1-3.

19. Cf. RADKAU J., *Das Zeitalter der Nervosität*, p. 232. – Un ancrage (principal) de la neurasthénie dans la « bourgeoisie de culture » est expressément postulé chez : PORTWICH Philipp, « Bildungsbürgertum und 'nervöser' Zeitgeist der Jahrhundertwende im Spiegel einer Kasuistik. Zum Wirken von Heinrich Helfferich », in *Zeitschrift für Geschichte der Wissenschaften, Technik und Medizin*, vol. 7, n° 1 [déc. 1999], p. 161-169. Cependant, le « cas » présenté par Ph. Portwich, et auquel celui-ci prête une valeur paradigmatique, relèverait plutôt, à notre avis, d'un *burn out* – entraîné, en l'occurrence, par un combat prolongé, insoutenable, pour l'« inféodation » aux hautes sphères politiques et militaires. Le « cas » paraît certes paradigmatique, mais en un sens légèrement différent : la neurasthénie est manifeste, chez ce « cas », dès avant le *burn out*, à savoir dans la frénésie à obtenir le même type d'« inféodation » qu'un industriel ou un banquier. La pathologie sociale *primaire* n'est pas dans le mouvement asymptotique, mais dans la situation (vécue) de relégation qui provoque le mouvement asymptotique.

dans leur richesse, mais c'étaient tous des gens prêts à se battre pour un bout de gras. La fierté que la « bourgeoisie de culture » plaçait dans sa différence « essentielle » ne l'empêchait pas de souffrir – jusque dans sa chair, et surtout dans son système nerveux sympathique, proprement « sym-pathique » ! – de sa situation de relégation par rapport à la bourgeoisie d'affaires, voire de sa situation d'exclusion par rapport au « métabolisme social » dans son ensemble. En toute logique, le « discours de la 'Sommerfrische' », tel qu'il ressort de différentes anthologies²⁰, développe le thème d'un milieu social, positionné au « juste milieu », et, tout à la fois, supérieur à ses « marges » et potentiellement intégrateur vis-à-vis de celles-là.

« *Aurea mediocritas* » pourrait être la formule « fédératrice » de la « *Sommerfrische* ». La notion est incompatible avec la « grande nature », notamment montagnaise. Certes, l'une des sources de la « *Sommerfrische* » fut le culte des Alpes, initié par Rousseau et, dès avant lui, par le médecin bernois Albrecht von Haller (1708-1777), dans le grand poème didactique *Die Alpen* (1728), mais ces auteurs ne chantaient pas les cimes – plutôt la montagne habitée, hospitalière. Ainsi, ils ont contribué, à leur façon, à la vogue littéraire et touristique de la moyenne montagne. Rousseau avait observé – par Saint-Preux interposé – « qu'à mesure qu'on approch[ait] des régions éthérées l'âme contract[ait] quelque chose de leur inaltérable pureté », et déduit de cette observation combien ils serait judicieux d'instituer une altitudo-/aérothérapie : « Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs put tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salubre et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale²¹. » Une idée thérapeutique était, sinon inventée, du moins répercutée avec force, y compris du côté d'un public germanique, friand entre tous de Rousseau. Le discours médical développé au XIX^e siècle – essentiellement dans la seconde moitié de ce siècle « le plus long » – ébranla la corrélation altitude/santé. L'alpinisme en haute montagne et les ascensions en ballon indiquaient qu'au-delà d'une certaine limite la raréfaction de l'oxygène exposait l'homme à de graves dangers²². Respirer dans une atmosphère raréfiée revenait à

20. Outre PLATH (éd.), *op. cit.*, cf. KOS Wolfgang et KRASNY Elke (éds), *Schreibtisch mit Aussicht. Österreichische Schriftsteller auf Sommerfrische*, Vienne, Überreuter, 1995 ; également, pour partie, NOACK Rosemarie, *Reisen in Kinderschuhlen. Wiedersehen mit dem Ferienland von damals*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1990, et KLEINDIENST Jürgen (éd.), *Unvergessene Ferienzeit. Erinnerungen an Sommerfrische, Freizeit und Wochenende 1918-1960*, Berlin, Zeitgut Verlag, 2005.

21. ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse* (1761), première partie, Lettre XXIII. En revanche, aucune valorisation de l'air salubre et pur des Alpes chez Albrecht von Haller. – Tout au plus, de l'eau de source et du lait frais, remplaçant avantageusement le vin !

22. Cf. DAGOGNET François, « La cure d'air : essai sur l'histoire d'une idée en thérapeutique médicale », Thalès, 1959, p. 75-96, ici p. 87 *sq.* Également PICAND Marc, « Percer les secrets du mal des montagnes », *L'Alpe*. Revue trimestrielle publ. et réd. par le Musée Dauphinois, n° 27 [22 mars 2005], 4 p.

subir une saignée, avec toutes ses indications médicales (en net recul) et surtout contre-indications. Les médecins spécialistes de climatothérapie [Klimaheilkunde] en vinrent donc à recommander une élévation modérée puisque la montagne pouvait le meilleur et le pire. L'analogie avec la vertu antique est évidente : celle-ci cherche aussi à éviter les extrêmes – les cimes embrumées et les falaises à-pics. Les médecins germaniques ont embrassé avec un zèle particulier cet enseignement. Dans le sillage du premier sanatorium au monde, établi en 1854 par le D^r Hermann Brehmer à Görbersdorf en Silésie prussienne [aujourd'hui polonaise], dans une vallée encadrée de forêts (à 561 m au-dessus du niveau de la mer), des régions entières, en particulier de massifs anciens boisés, furent transformées en zones climatiques curatrices, non seulement pour les « pulmonaires » [Lungenkranke], mais aussi et surtout pour les neurasthéniques et autres « cas » de maladie chronique relativement bénigne. « In medio stat bonum » : la « *Sommerfrische* », privilégiait la *moyenne* montagne, attirait des personnes de la classe *moyenne* (éduquée), affectés de maux *moyens*, « gérables » – précisément grâce à une « *Sommerfrische* » annuelle. L'idée du « juste milieu » portait, cependant, sur d'autres aspects encore.

Le terme de « *Höhenkurort* », concurrent de « *Luftkurort* » et signifiant littéralement « station de cure en hauteur » – en quelque sorte : à mi-hauteur – est un indicateur métaphorique. Les frais engagés sont raisonnables, on n'a pas la folie des grandeurs, on ne poursuit pas le *high life* – tout comme on n'est ni en cercle fermé ni en foule nombreuse. Les maisons elles-mêmes, en particulier celles abritant des pensions ou comprenant des chambres à louer auprès de l'habitant, doivent tenir l'équilibre avec monts, forêts, prairies et champs. Si quelque part cet équilibre nature/civilisation était rompu, mieux valait s'abstenir, du moins « en saison »²³. Ce conseil prodigué par un écrivain juif viennois, des plus spirituels, Alfred Polgar (1873-1955), renvoie à ce qu'on pourrait appeler le « cycle » des stations climatiques, touristiques, etc. Le havre de fraîcheur et de quiétude où séjournait un citadin misanthrope, sans congénères venus de sa ville ou d'une autre, pouvait, certes, être désigné de « *Sommerfrische* » par l'heureux découvreur et résident, mais le lieu-dit, hameau ou village en question ne pouvait pas, lui, se désigner ainsi. Pour cela, il lui fallait se doter d'un certain nombre d'aménités – qui, toutefois, ne devaient pas, non plus, être multipliées à l'excès²⁴. Là encore, prévalait la règle de l'équilibre judicieux. Une « *Sommerfrische* » classique devait être accessible, sinon directement, du moins sans trop de difficulté, depuis une gare de chemin de fer, présenter

23. Cf. POLGAR Alfred, « Natur », reprod. dans PLATH (éd.), *op. cit.*, p. 83 *sq.*, ici p. 84.

24. Cf. MAI Andreas, « Touristische Räume im 19. Jahrhundert. Zur Entstehung und Ausbreitung von Sommerfrischen », *Werkstattgeschichte*, n° 36 [août 2004], *Tourismusgeschichte*, p. 7-23, plus particulièrement p. 20-22. Également la contribution du même au présent ouvrage (cf. n. 32).

des possibilités d'hébergement (chambres chez l'habitant, pensions, etc.), de restauration (auberges, pâtisseries, etc.), de loisirs (chemins aménagés, pavillon de musique, etc.), disposer d'un service médical d'urgence. Le signe de la réussite, mais aussi de la transition (hasardeuse) vers la station touristique mondaine, était la présence d'un hôtel de standing, généralement appelé *Kurhotel*, et surtout d'un « *Casino* », à savoir d'une maison commune avec une salle de spectacle et des salons particuliers, dévolus à la lecture, à la musique, au jeu de cartes. Le perfectionnement et la diversification des aménités reposaient sur l'initiative des habitants qui, en ce domaine, devaient faire la part de l'inutile, du possible et du nécessaire, en fonction de la clientèle recherchée. Les exigences allaient augmentant avec le temps : des jardins avec un pavillon de musique, déplacés dans une « *Sommerfrische* » en 1860, pouvaient être indispensables en 1910 ; faute de s'en pourvoir, on risquait la désaffection ; inversement, s'en pourvoir trop vite pouvait faire fuir la génération des découvreurs. Attirer les foules, en particulier de la frange inférieure de la classe moyenne, était un autre écueil. Ainsi, un habitué de Brixlegg, au Tyrol, s'est alarmé, dès les années 1840, de ce que le Mystère de la Passion, donné et joué traditionnellement par les habitants du village, puisse devenir une attraction touristique majeure sous l'effet conjugué de la publicité et du train²⁵. Inversement, il ne souhaitait pas non plus d'évolution « sélecte » pour Brixlegg : les carrosses, serviteurs, toilettes somptueuses et « autres horreurs » [« andere Widerlichkeiten »] étaient indésirables au village pour qu'il reste « accessible » [« zugänglich »] – à tous les sens du terme. Brixlegg devait, à son point de vue, maintenir un entre-soi « bourgeois-cultivé ».

La question du « cycle » des stations s'est également posée à propos de la « *Sommerfrische* » en bord de mer. L'application de la notion à des séjours sur les côtes de la Mer du Nord ou de la Mer Baltique a été acquise dans les années 1890, sur la base d'une analogie entre air marin et « air des hauteurs ». Les toutes premières stations balnéaires allemandes ont été actives dès 1800, – ainsi celle de Norderney, un îlot de Frise orientale, fondée en 1797, sur le modèle britannique. Un nombre croissant d'estivants (2815 en 1865, 11000 en 1885) ne lui a pas ôté, pendant longtemps, une certaine rusticité. Theodor Fontane (1819-1898), le « Maupassant allemand », la mettait sur le même plan que les « stations climatiques » de Silésie prussienne [aujourd'hui polonaise] comme Krummhübel qu'il qualifiait de « séjour de montagne rural » [« ländlicher Gebirgsaufenthalt »], – donc de « *Sommerfrische* » typique²⁶. Au début du XX^e siècle, en revanche, Norderney avait pris une tournure mondaine, si bien qu'une autre station

25. Cf. STEUB L., « Brixlegg », *loc. cit.*, p. 140.

26. Cf. FONTANE Theodor, « Die Sommerfrischen », reproduit dans PLATH (éd.), p. 250 *sq.*, ici p. 259.

de Frise orientale, plus tard venue, Borkum, du nom de l'îlot où elle avait été fondée en 1850, pouvait occuper le créneau de la « *Sommerfrische* » maritime, délaissé par Norderney. Elle se positionnait par rapport à son aînée en mettant en avant « un calme champêtre et une solitude idyllique » [« *ländlicher Friede und idyllische Einsamkeit* »], loin du « luxe exagéré » [« *übertriebener Luxus* »] et de l'« agitation cosmopolite » [« *weltstädtisches Treiben* »]. Une « *Sommerfrische* » pouvait donc parfaitement se situer en bord de mer – avec les mêmes caractères sociologiques, fonctionnels et fantasmatiques que celle de moyenne montagne.

Toute « *Sommerfrische* » (*stricto sensu*), de 0 à 1 200 mètres, les « *Wald- und Seefrischen* », tous genres *confondus*, comme le suggère cette formulation compacte, unissant massifs boisés et côtes en une seule option « touristique », s'opposaient, à ce qu'on a entendu, à l'« agitation cosmopolite ». Cette différence essentielle d'avec l'urbain, agité et mêlé, traduit le refus des habitués de la « *Sommerfrische* » de (re)trouver la grande ville en vacances. Il en allait de leurs nerfs – sans doute aussi de leurs bronches, puisque l'air de la grande ville était accusé de constituer, en toutes saisons, une « boue » de suies et de substances protéiques volatiles, issues de la respiration humaine ! Mais derrière tout cela se dissimulait principalement le refus du monde moderne tel qu'il était advenu depuis le développement de la société capitaliste et industrielle. Le type architectural du grand hôtel, qui avait été développé d'abord dans les stations thermales, à partir du modèle aristocratique du palais, puis s'était répandu dans les grandes villes, et de là dans les stations touristiques mondaines, côtières, lacustres, montagnardes, voire en dehors de toute station, dans des sites vierges, « majestueux »²⁷, suscitait l'aversion. Il était l'expression de la convergence entre une sphère politique qui, dans une large mesure, restait réservée à l'aristocratie, et, d'autre part, la grande bourgeoisie industrielle et financière – donc du processus qui avait laissé la « bourgeoisie de culture » en situation de décrochage social. Par ailleurs, le « palace » fonctionnait, tant au plan économique que technico-organisationnel, comme une entreprise capitaliste moderne. Cette parenté transparaisait surtout dans l'organisation de la communication, non seulement au sein même d'« établissements », qui pouvaient compter jusqu'à 350 chambres, mais également avec l'extérieur. La « *Sommerfrische* », avec sa dimension rurophile et (modérément) urbaphobe, constituait en quelque sorte une « petite fugue », loin de la société capitaliste et industrielle. Même le côté régressif s'y trouvait quand on songe que des adultes en « *Sommerfrische* » pouvaient se délecter de panades au lait caillé et se coucher à huit heures.

27. Cf. RÖSCH Paul, « Das Traumschloss des Bürgers. Zur Kulturgeschichte des Grand Hotels », in SEGER Cordula et WITTMANN Reinhard G. (dir.), *Grand Hotel. Bühne der Literatur*, Munich/Hambourg, Dölling und Galitz, 2007, p. 26-41, plus particulièrement p. 26-32.

La dimension utopique de la « *Sommerfrische* » peut être précisée dans deux directions. Tout d'abord, il y a le rêve (illusoire) d'échapper aux relations d'argent. Les séjours en pension ou chez l'habitant étaient souvent reconduits d'une année à l'autre si bien que les clients avaient le sentiment d'être en visite chez des parents, plutôt que d'acheter un service. Surtout s'ils venaient en famille et que leurs enfants jouaient avec ceux du lieu. Très significativement, une expérience mémorable de toute « *Sommerfrische* » était également de recevoir, en marge d'une excursion pédestre, de la main d'une paysanne un verre d'eau fraîche, de lait, de jus de groseilles. Et puis, un rêve d'immédiateté se fait jour. On a plaisir à jouer le jeu d'une économie supposée vivrière, autarcique : Richard Wagner plante des pommes de terre quand il séjourne en 1852 dans une ferme-auberge sur la montagne de Zurich. Kafka participe à des travaux de ferme à l'âge de 24 ans, lors d'un séjour à Triesch (Trest) en Moravie. Il retourne le foin, conduit les vaches et les chèvres au pré, les en ramène. Par-delà l'économie pastorale, on redevient même chasseur-cueilleur ou, plus exactement, cueilleur – de mûres, de champignons. Sans la médiation de l'argent et les relations instrumentales, la société semble pouvoir redevenir une communauté. C'est là la *seconde* dimension utopique de la « *Sommerfrische* ». Si les enfants de la ville peuvent jouer avec ceux de la campagne, si un professeur peut converser avec un paysan « plein de bon sens », les autres fractures de la société, en particulier celles qui mettent à mal la « bourgeoisie de culture » ne sont pas irrémédiables. La rurophilie affichée par des « bourgeois cultivés » résidant en ville, leur élan de sympathie vers les ruraux – jusqu'à ce que survienne une désillusion... – expriment, pour partie, la nostalgie d'une société pré-industrielle, d'*avant* la fracture entre « bourgeoisie de culture » et bourgeoisie d'affaires, mais aussi et surtout un idéal d'intégration sociale dans lequel les thèmes rurophiles seraient presque accidentels. Le détour par la ruralité pour ressouder la société était aussi une manière de cacher son jeu et d'« obliger » les sphères politique, industrielle, financière. Toutefois, l'avant-goût le plus délectable de la totalité rêvée était trouvé auprès de soi-même et des congénères citadins en vacances, plutôt qu'auprès des ruraux – sans parler des élites tierces, hors d'atteinte.

La totalité sociale dont on rêvait – avec soi-même au centre, en position de « tête pensante » – était condensée symboliquement dans le corps individuel à l'intégrité sanitaire duquel on travaillait précisément en « *Sommerfrische* ». L'équilibre psycho-physique qu'on cherchait à reconquérir sur la nervosité citadine, l'amélioration de la circulation sanguine à travers tous les organes et membres qu'étaient censées assurer les recettes de Kneipp ou, tout simplement, une activité physique, plus fournie et plus variée, l'élimination des particules organiques et anorganiques accumulées dans l'appareil broncho-respiratoire grâce à une ventilation renforcée – tout cela

concourait à l'intégrité sanitaire de la personne et par voie d'entraînement, à ce qu'on espérait plus ou moins consciemment, au ré-assemblage social. Le parallélisme entre corps social et corps individuel est immémorial. Mais une particularité germanique a sans doute été – du fait que la « bourgeoisie de culture » restait hors circuit politique dans l'Empire allemand et dans l'Empire des Habsbourgs – que la totalité corporelle n'était pas simplement envisagée comme un *analogon* de la totalité sociale (au centre et à la tête de laquelle la « bourgeoisie de culture » désirait se placer), mais considérée comme un moyen de totalisation, comme si de la totalisation corporelle pouvait émaner un effet de *magie analogique* dans le sens de la totalisation sociale²⁸. Le commerce avec des congénères citadins rencontrés en « *Sommerfrische* » pouvait donner un avant-goût de la réconciliation sociale si on refoulait le fait que la grande bourgeoisie industrielle et financière n'était pas coutumière de la « *Sommerfrische* » (*strico sensu*). Néanmoins, la « bourgeoisie de culture », proprement « culturelle », pouvait y nouer des contacts avec des représentants de couches sociales limitrophes : du médecin à l'actrice de province, de l'artisan d'art au fonctionnaire ministériel. La situation de « *Sommerfrische* » entraînait un assouplissement des rôles sociaux favorisant les contacts personnels, voire intimes. Une communauté étendue des co-villégiateurs, co-promeneurs se constituait à travers des formules de salut informelles comme « Grüß Gott » ou « Servus ». L'effet de décloisonnement social de la « *Sommerfrische* » a été thématiqué par Th. Fontane dans un petit poème – dans lequel il déplore, cependant aussi, à la seconde et dernière strophe, que cette magie estivale cesse immédiatement l'hiver à la ville, y compris auprès de ceux dont on s'était rapproché l'été, par exemple dans une « *Seefrische* » de la Mer Baltique [« *Ostseefrische* »]²⁹. L'amertume est sensible, mais elle confirme la réalité (temporaire) du phénomène de décloisonnement. Ainsi, le ré-assemblage de la société, à l'avantage (moral) de la « bourgeoisie de culture », restait une utopie authentiquement « bourgeoise-cultivée », et vraiment utopique – impossible à « stabiliser » dans les conditions économiques, sociales, politiques du moment, mais, pour cette raison même, à reprendre sans cesse par des moyens divers, dont la « *Sommerfrische* » était certainement le plus commode et le plus agréable.

28. Ce point essentiel pour la compréhension du monde germanique au XIX^e et XX^e siècle ne saurait être développé ici. On l'illustrera simplement par un propos du nietzschéen vulgaire, très largement diffusé, August Julius Langbehn (1851-1907) : « L'âme et le corps doivent se retrouver, tant chez l'individu que dans le peuple. La fracture qui traverse la civilisation moderne doit se refermer. Seule une figure humaine vivante [...] peut la refermer. » [« Geist und Körper, im Volk wie im einzelnen, sollen sich wieder zusammenfinden. Der Riß, welcher durch die moderne Kultur geht, muß sich wieder schließen. Und nur eine lebendige Menschengestalt [...] kann ihn schließen. »] *** (LANGBEHN August Julius), *Rembrandt als Erzieher*, C. L. Hirschfeld, Leipzig, 1922 (³⁷1891), p. 56.

29. Cf. FONTANE Th., « Der Sommer- und Winter-Geheimrat », in *idem, Sämtliche Werke*, Nymphenburger Verlagshandlung, Munich, 1959-1975, t. 20 [*Balladen und Gedichte*] (1962), p. 35 sq.

Les attentes sociales qui venaient se greffer sur la « *Sommerfrische* », du côté d'une « bourgeoisie cultivée » en situation de décrochage social, s'accompagnaient d'une sensibilité particulière aux « dissonances », réelles ou fantasmées. La conséquence malheureuse en fut que dès 1900 la clientèle juive était dissuadée de venir dans telle ou telle « *Sommerfrische* », par exemple à la « *Nordseefrische* » de Borkum, non pas officiellement, car une politique communale d'*apartheid* eût été anticonstitutionnelle, mais à travers des initiatives privées locales, qui consistaient, par exemple à Borkum, à commercialiser des cartes postales « humoristiques » sur « les juifs en vacances »³⁰. Des initiatives de ce genre n'étaient, cependant, pas la norme, ni ne visaient, d'ailleurs, à le devenir, puisqu'elles participaient d'une stratégie du créneau commercial antisémite. En fait, on cherchait à vendre aux racistes l'espoir de rester entre « Germains » et « germanolâtres ». La tendance affirmée de la « *Sommerfrische* » à l'entre-soi « bourgeois-cultivé » est également à la clef de l'(abondante) exploitation littéraire du phénomène, soit sous forme comique, selon le principe de l'incongruité sociale, soit sous forme tragique, selon le principe de la perturbation fatale – fatale au perturbateur ou bien fatale à quelqu'un du « milieu », victime (directe ou indirecte) de la perturbation. Par ces modalités d'exploitation littéraire, la « *Sommerfrische* » présente une forte analogie avec d'autres « cadres » semi-clos comme l'hôtel auquel on a pu associer un « sous-genre » [subgenre], la *hotel novel*³¹. L'hôtel et tout particulièrement le grand hôtel présentent, cependant, plusieurs différences avec la « *Sommerfrische* », tant en littérature que dans la réalité : cette dernière se distingue par un environnement naturel, réputé sain (au minimum l'air frais et pur), un « milieu » d'habités, relativement homogène et hautement communicatif (l'anonyme, le nouveau sont des perturbateurs potentiels), une culture de la conversation (de la causerie à bâtons rompus, touchant au plus intime, à l'échange de vues intellectuel), enfin, des interactions avec des ruraux.

30. Cf. KAUFMANN Gerhard, « Urlaubsgrüße », in HEDINGER Bärbel (dir.), *Saison am Strand. Badeleben an Nord- und Ostsee. 200 Jahre*, catalogue de l'exposition de 1986 à l'Altonaer Museum (Hambourg), Herford, Koehlers Verlagsgesellschaft, 1986, p. 39-45, ici p. 43. Également la contribution de Richard Blanchet au présent ouvrage (cf. n. 48).

31. Cf. SEGER Cordula, *Grand Hotel. Schauplatz der Literatur*, Cologne, Böhlau, 2005, et MATTHIAS Bettina, *The Hotel as Setting in Early Twentieth-Century German and Austrian Literature*, Rochester, Camden House, 2006.

Présentation

Les textes ici réunis s'organisent en quatre parties.

Partie I. « *Sommerfrische* » : une forme particulière de tourisme, ses prolongements et ses à-côtés

Le phénomène de la « *Sommerfrische* » peut être abordé dans le temps et dans l'espace. Un lieu-dit, hameau, village, gagné à cette forme de « *tourisme vert* », avant la lettre, non seulement subit des transformations internes, mais est placé devant des choix – à faire ou ne pas faire – dans un cadre régional³². Les décisions individuelles et collectives des habitants qui veulent et peuvent participer au processus de « *touristification* », les dynamiques enclenchées par les situations modifiées, les changements de style de vie conditionnent le sort d'une destination parmi d'autres. Un autre facteur déterminant est la présence de réseaux de communication, ainsi que la répartition des flux en leur sein. Un hameau accessible en carriole et visible, du haut d'un belvédère, depuis une localité déjà gagnée à la « *Sommerfrische* », profitera sans doute bientôt du « *trop plein* » de celle-là. Toutefois, l'ouverture ou le prolongement d'une ligne de chemin de fer peut aussi nuire à des destinations proches des grandes villes. L'histoire de la « *Sommerfrische* » est indissociable de l'histoire du chemin de fer : on le voit aussi bien autour de Munich pour les Préalpes bavaroises qu'autour de Hambourg pour les plages de la Mer du Nord³³.

L'application de la notion de « *Sommerfrische* » à des destinations maritimes date des années 1890³⁴. Elle a pour champ privilégié la « *campagne au bord de la mer* » et/ou les stations familiales. Ces dernières apparaissent effectivement au début du XX^e siècle lorsque sont venues s'ajouter aux plages séparées pour messieurs et pour dames des plages pour parents accompagnés de jeunes enfants, par exemple à Binz sur l'île de Rügen en Mer Baltique. Dans ce genre de « *Seefrische* », la pratique aristocratique (et « *bourgeoise-inféodée* ») de l'autocélébration publique s'effaçait devant les activités familiales, parées de bienfaits sanitaires, au profit principal (supposé) des enfants.

Les études historiques sur les pratiques touristiques sédentaires, du type de la « *Sommerfrische* », ont privilégié jusqu'à présent, non pas tant par choix, mais plutôt par commodité, le point de vue des édiles municipaux, architectes-urbanistes, prestataires de services. Les résidents eux-mêmes n'étaient généralement pris en considération qu'indirectement. Un changement de

32. Cf. dans le présent ouvrage l'étude d'Andreas Mai : « L'invention de la "*Sommerfrische*". Ancrage d'un phénomène socioculturel ».

33. Pour Hambourg et ses plages, cf. HEDINGER B., « *Reisewege* », in HEDINGER B., *op. cit.*, p. 50-59.

34. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Wiebke Kolbe : « La villégiature maritime. Les stations balnéaires allemandes et leurs visiteurs à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle ».

perspective est souhaitable, mais difficile à mettre en œuvre – à moins de privilégier les écrivains qui rédigent un journal et entretiennent une correspondance en toutes circonstances. En effet, à la différence des voyages, les séjours, en particulier du type de la « *Sommerfrische* », n'alimentaient presque jamais d'« écrits du moi » chez des personnes « ordinaires ». Une jeune historienne s'est néanmoins lancée dans une recherche sur les Hambourgeois et les Brémois en « *Sommerfrische* », à partir des années 1880, en passant des « appels à l'aide » dans la presse locale de Hambourg et de Brême. Les premiers résultats de cette recherche – qui nous montre des résidents des villes hanséatiques dans des massifs boisés comme le Harz, plutôt que dans les stations balnéaires et « *Seefrischen* » aux portes de leurs villes – ont trouvé le chemin du présent ouvrage³⁵.

Les massifs boisés, si nombreux en *Mitteleuropa*, n'attiraient pas seulement des « personnes de bonne éducation » pour des séjours *longs*, mais aussi d'autres « personnes civilisées » [« *Kulturmenschen* »] pour de brèves incursions pédestres, limitées au dimanche ou à quelques jours de congé³⁶. À tout massif, d'Est en Ouest dans l'(ancien) espace germanophone, son association voire ses associations d'excursionnistes, depuis la Transylvanie jusqu'aux Ballons d'Alsace, en passant par... le Sauerland, littéralement le « pays âcre », le massif boisé dominant les villes de la Ruhr. Les excursionnistes payaient de dédain les adeptes de la « *Sommerfrische* », et *a fortiori* des stations touristiques mondaines, qu'ils considéraient, tous, comme « passifs ». Le regard critique qu'ils jetaient sur ceux-là est d'une grande acuité – mais ils seront, à leur tour, soumis à regard critique par les excursionnistes juvéniles, non encadrés, du fameux *Wandervogel*... On trouvait toujours plus « naturel » et plus imprégné d'air frais et pur que soi. Un autre groupe social, beaucoup plus réduit celui-là, à entretenir des rapports, quelque peu conflictuels, avec les adeptes de la « *Sommerfrische* » étaient les artistes et écrivains de la bohème citadine qui, là où ils étaient, avaient généralement précédé les « touristes » avec billet de retour. Maints hameaux pittoresques avaient (effectivement) été peints par des artistes, vagabondant l'été, avant de devenir des destinations de « *Sommerfrische* »³⁷. Certains, encore plus aliénés à la civilisation, s'installaient à demeure dans des endroits sauvages. Ainsi, par exemple, Karl Wilhelm Dieffenbach (1851-1913), artiste munichois, partisan d'une « réforme des modes de vie » [« *Lebensreform* »] radicale, s'est établi vers 1886 à Höllriegelskreuth, un lieu-dit de la vallée supérieure de l'Isar, juste connu pour sa pierre décorative, mais cinq ans plus tard une

35. Cf. dans le présent ouvrage l'étude d'Elke Kröncke : « *Notre Harz est devenu bien cher...* » La « *Sommerfrische* » vue à travers les yeux de la bourgeoisie des villes hanséatiques de Brême et de Hambourg sous l'Empire allemand ».

36. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Marc Gladieux : « L'excursionnisme ou le dépassement des antagonismes en Allemagne de 1890 à 1919 ».

37. Cf. à propos de Brixlegg au Tyrol, STEUB, « Brixlegg », *loc. cit.*, p. 139.

ligne de chemin de fer était ouverte qui desservait l'endroit, ainsi qu'une dizaine d'autres localités, toutes gagnées, de ce fait, à la « *Sommerfrische* ». K. W. Dieffenbach s'est alors lancé dans une vie d'errance qui le mènera jusqu'en Égypte. Dans d'autres endroits, adeptes de la « *Sommerfrische* » et « marginaux » ont cohabité avec plus ou moins de bonheur. Ainsi, par exemple dans le Tessin et plus particulièrement sur la rive suisse du Lac Majeur³⁸. Tandis que les « permanents » du fameux *Monte Verità* tiraient un revenu de visites payantes de leur « colonie » (– en sus des prestations de service facturées à des « curistes »)³⁹, des « purs et durs » comme l'anarchiste Erich Mühsam (1878-1934) englobaient dans une même réprobation le *Monte Verità* et le village d'Ascona à ses pieds, menacé, selon lui, de devenir une station touristique, dès que le service de bateau serait doublé d'un service de train.

Erich Mühsam évoquait la menace qui planait sur Ascona comme la menace, pour reprendre sa formule exacte, que « [le village] puisse devenir une "*Sommerfrische*" [c'est son terme] où se promèneraient des retraités et des jeunes filles de pensionnat allemands [...] »⁴⁰. Quand on songe qu'à quelques kilomètres de là le Grand Hôtel de Brissago, du nom du lieu-dit où il fut édifié (1904-1906), était pour ainsi dire achevé au moment où E. Mühsam écrivait ces lignes (1905), on peut se dire que le processus de transformation touristique de la région suivait alors déjà un cours dont le terme manifeste n'était pas la « *Sommerfrische* », telle que nous l'avons analysée, mais plutôt une « touristification » mondaine. Le choix du terme de « *Sommerfrische* » par Mühsam, là où on attendrait plutôt « *Fremdenverkehrsort* » [station touristique], ou éventuellement « *Edelsommerfrische* » [« *Sommerfrische* » de luxe », montre que non seulement les lieux, mais aussi les termes mêmes étaient sujets à variation. Le lecteur patient l'aura deviné dès avant l'évocation d'Ascona et du *Monte Verità*. L'étude sur laquelle s'achève la partie I du présent ouvrage est consacrée à ces questions lexicologiques indissociables de l'histoire du phénomène même de la « *Sommerfrische* »⁴¹.

Partie II. Juifs et « *Sommerfrische* »

Les juifs assimilés étaient très portés sur la « *Sommerfrische* », sans doute parce qu'ils avaient intériorisé l'idée selon laquelle, parmi les habitants des villes, ils étaient en quelque sorte les plus « citadins » et avaient besoin de

38. Cf. dans le présent ouvrage l'étude d'Andreas Schwab : « Soleil, Sud, Simplicité. Le Tessin et les "marginaux" ».

39. Cf. LANDMANN Robert, *Ascona – Monte Verità. Auf der Suche nach dem Paradies*, Zurich/Cologne, Benzinger Verlag, 1973, p. 109 sq.

40. Cf. MÜHSAM Erich, « Ascona » (1905), in SCHIFFERLI Peter (éd.), *Ascona und sein Berg Monte Verità*, Zurich, Arche, 1979, p. 21-104, ici p. 39. (Trad. M. C. ; pour la citation en version originale allemande, cf. dans le présent ouvrage l'étude d'A. Schwab : « Soleil, Sud, Simplicité. Le Tessin et les "marginaux" », n. 15).

41. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Betina Schnabel-Le Corre : « „Sommerfrische, sagten Sie Sommerfrische?“ Esquisse sur la forme, la sémantique et l'usage du mot allemand "*Sommerfrische*" ».

compenser des maux qui leur étaient, pour ainsi dire, « congénitaux ». Ainsi, les juifs, y compris médecins, étaient souvent convaincus d'être davantage sujets, en tant que juifs, à la neurasthénie que la moyenne allemande⁴². D'autres idées reçues devraient également avoir eu leur importance : par exemple, celle selon laquelle les juifs seraient de constitution physique médiocre (en décalage avec leur intelligence), ou encore celle selon laquelle ils auraient un sentiment de la nature étiole – du moins, envers la nature verdoyante – du fait de leur essence citadine ou de leur origine proche-orientale. Ces deux assignations pouvant, d'ailleurs, se recouper, dans les thèmes urbaphobes/judéophobes de la ville, désert de pierre ou d'asphalte, et des juifs, peuple le plus adapté (avec les latins) à cet environnement. Kafka qui, dès avant sa tuberculose, diagnostiquée en 1917, cultivait une hygiène de vie « naturiste » – en un sens extensif – partout et chaque fois qu'il en avait la possibilité, entre la gymnastique suédoise qu'il exécutait torse nu, à la fenêtre, et les baignades, bains d'air, travaux de ferme auxquels il s'adonnait en « *Sommerfrische* », semble constituer un cas exemplaire de surenchère juive dans la lutte contre les maux de la civilisation⁴³. L'effet additionné d'obsessions communes en milieu « bourgeois-cultivé » germanique, d'une part, et, d'autre part, de réactions névrotiques aux préjugés encourus, à titre de juif(s), ne s'arrête, cependant, pas là, – pas plus chez Kafka que chez un Joseph Salomonson, un résident de longue durée du *Monte Verità* : les deux ont embrassé avec ferveur les cures physiothérapeutiques – jusqu'au logement en « *Lufthütte* », littéralement « cabane d'air », dans des parcs arborés. C'était l'idée de la « *Sommerfrische* » ramenée à sa quintessence et, en quelque sorte, aseptisée. L'établissement de cure physiothérapeutique où Kafka fit cette expérience n'était pas le *Monte Verità*, mais le *Jungborn*, la *Fontaine de Jouvence*, qui avait été aménagée(e) par Adolf Just, un kneippiste dissident, à Stapelburg dans le Harz. Les expériences que Kafka a faites en cet endroit, où il séjourna en juillet 1912, ne lui ont apparemment pas laissé le meilleur souvenir. Par la suite, il a soit « préconisé » les établissements pour tuberculeux, soit essayé de concrétiser ses rêves de « *Sommerfrische* » dans le cadre de jardins privatifs. L'antisémitisme ambiant devrait avoir été un facteur – certes parmi d'autres (également déterminants) – à cette évolution⁴⁴. La prédilection que Kafka

42. Cf. RADKAU, *Das Zeitalter der Nervosität*, p. 332. On notera que l'auteur dit aussi qu'en étudiant de près la littérature scientifique de l'époque sur la neurasthénie il n'a jamais rencontré l'affirmation, de la part d'un savant allemand autre que juif lui-même, d'un lien entre neurasthénie et judéité. – Il est impossible de discuter ce décalage ici, qui pose la question, d'une part, des discours de spécialité dans leur rapport au discours « vulgaire » et, d'autre part, de la construction des identités culturelles et professionnelles.

43. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Florence Bancaud : « Kafka et l'inaccessible jardin ou La villégiature comme alternative utopique à la crise de la culture ».

44. Au *Jungborn*, Kafka était connu comme « l'homme au maillot de bain » pour être resté semi-vêtu et, qui plus est, à l'écart au moment des séances communes de gymnastique nue (entre hommes). La raison à ces réticences était, sans doute, non seulement une pudicité invétérée, mais aussi et

accorda ultérieurement aux solutions « privées » se recoupe, en tout cas, avec la tendance observable chez les juifs, qui en avaient la possibilité, à se porter acquéreurs de maisons dans des destinations de « *Sommerfrische* », plutôt que d'y aller en pension ou même à l'hôtel. Dans la région du Semmering, au Sud de Vienne, gagnée à la « *Sommerfrische* » par l'ouverture du chemin de fer du même nom [Semmeringbahn], en 1853, un tiers des villas étaient en possession de juifs au moment de l'*Anschluss* (1938) – pour peu de temps encore, en attendant pire.

L'attitude de réserve adoptée par Kafka au *Jungborn* face à une communauté de « curistes » qu'il croyait constituée (ou en passe de se constituer), sans espoir, pour lui, de s'y intégrer⁴⁵, est symétrique de l'attitude de gêne et d'hostilité adoptée par Fontane face aux juifs croisés en « *Sommerfrische* », ainsi qu'en station balnéaire ou hydrothermale⁴⁶. Cette attitude qui ressort de sa correspondance, et non de son œuvre⁴⁷, est apparemment liée à l'effet de décloisonnement social qu'il appréciait et trouvait (temporairement) en « *Sommerfrische* » (cf. *supra*). Cette utopie, « bourgeoise-cultivée », qu'un écrivain « arrivé », socialement « ubiquitaire » comme Fontane pouvait pousser en pratique jusqu'à la noblesse, se doublait, dans ces moments hautement gratifiants, d'un rejet des juifs – s'il s'en trouvait, par exemple, à la même table d'hôte que lui-même, avec un comte, une comtesse, un fonctionnaire ministériel, etc. L'interprétation, déjà avancée (cf. *supra*), selon laquelle l'amertume du décrochage social, par soi enduré « à la ville », se doublait en « *Sommerfrische* », quand le décrochage paraissait surmonté, et la société, ressoudée autour de soi, d'une sensibilité accrue (nouvelle?) aux prétendus allogènes. Le caractère précaire de la stabilisation sociale suscitait la hantise de la déstabilisation. Chez Fontane, ces mécanismes restent latents. En revanche, au seuil du XX^e siècle, et surtout au lendemain de la Première guerre mondiale, le « *Sommerfrischen-Antisemitismus* », tel qu'il se manifestait en Autriche (principalement visée par ce terme), mais aussi en Allemagne (pour laquelle on parle plutôt de « *Bäder-Antisemitismus* » [antisémitisme balnéaire] en raison de la concentration côtière du phénomène), était un fléau aigu et virulent, là où il sévissait⁴⁸. Toutefois, certaines stations

surtout la crainte de révéler sa condition circoncise. Il troquait ainsi une forme d'altérité pour une autre forme d'altérité. Cf. ANDERSON Mark H., *Kafka's Clothes. Ornament and Aestheticism in the Habsburg Fin de Siècle*, Oxford, Clarendon Press, 1992, p. 86.

45. Cf. note précédente.

46. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Michel Grimberg : « L'image des juifs dans la correspondance de Theodor Fontane en villégiature ».

47. Par exemple, dans *Errements et tourments (Irrungen, Wirrungen)*, publié en 1888, Fontane a placé au milieu d'un cercle de curistes, en séjour à la station hydrothermale de Schlangenbad, le personnage d'une Viennoise d'origine juive, Frau Saliger. Elle a beaucoup de tempérament et, de ce fait, est vite l'amie du personnage principal, « de second rôle », Käthe von ***, au nom duquel l'auteur fait quelques détours narratifs par Schlangenbad (près de Wiesbaden).

48. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Richard Blanchet : « "*Sommerfrische*" et antisémitisme. Le cas de Borkum et de Norderney (1870-1937) ».

balnéaires comme Heringsdorf, plaisamment qualifiée de « baignoire de Berlin » [« Berlins Badewanne »], non seulement restèrent épargnées, mais offraient des prestations taillées sur mesure pour la clientèle juive, tels des restaurants kascher. Quelques kilomètres plus loin, et quelques années plus tard (crise de 1929), à Prerow, une « *Ostseefrische* » qu'on croirait tout droit sortie d'un livre d'images, avec sa petite église luthérienne, en brique et en bois, et ses maisons de pêcheurs à toit de chaume, les juifs étaient pris à parti dès leur arrivée en gare, dans l'intention de leur faire rebrousser chemin tout aussitôt⁴⁹.

Dès avant que le phénomène du « *Sommerfrischen- und Bäder-Antisemitismus* » devienne violent, potentiellement homicide, certains écrivains juifs préféraient s'accorder des vacances – dans la réalité ou par le biais de fictions narratives – répondant, en tous points, à l'identité culturelle et/ou « raciologique » qui leur était prêtée. Ainsi, Franz Hessel (1880-1941), salué par Walter Benjamin en 1929 dans un article célèbre, « Le Retour du Flâneur » (« Die Wiederkehr des Flaneurs »), se plaisait à flâner dans Berlin, à la manière des Baudelaire, Apollinaire et Léautaud dans Paris – plutôt que d'aller quérir l'air frais et pur en moyenne montagne ou à la mer⁵⁰. Coupé de la nature il était, coupé de la nature il resterait. Le changement d'air se passait dans sa tête grâce au regard nouveau qu'il portait sur le « paysage urbain », non seulement sous ses aspects réputés laids (casernes ouvrières, enchevêtrements de rails), mais aussi – avec une tendresse empreinte d'ironie – sur les reliquats de culture et de nature subsistant dans « l'océan de maisons ». Le vrai point de vue de F. Hessel ressort, en toute netteté, d'une prosopopée, par lui imaginée, où Berlin elle-même dit, entre autres choses, se délecter, l'été, par temps de grosse chaleur, des facteurs d'insalubrité qui poussent les Berlinoïses à la « *Sommerfrische* »⁵¹. Ces facteurs d'insalubrité n'étant plus vraiment un problème à cette époque, on comprend que Hessel tire un plaisir intellectuel et physique à vivre *a contrario*. Dans les mêmes années, Max Brod (1884-1968), entré dans l'histoire pour avoir été l'ami et légataire de Kafka, accumulait roman sur roman où il prenait le contre-pied de la « *Sommerfrische* », telle qu'il l'avait lui-même pratiquée avant-guerre, notamment en compagnie de son frère Otto et de l'ami Franz. Cinq ou six romans, vite écrits, relatent des vacances trépidantes [« schnellebig »],

49. Cf. lettre de George Grosz à Eduard Plietzsch en date du 23/08/1931, reprod. dans PLATH (éd.), *op. cit.*, p. 184-188, ici p. 186.

50. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Françoise Borie : « Villégiature et/ou *Asphalt* à la lumière de *Spazieren in Berlin* de Franz Hessel ».

51. « Toutes les bactéries que vous êtes en train de fuir, toutes les maladies de la pierre se condensent en une couche qui se dépose sur mes flancs comme du vert-de-gris, et moi, Berlin, je gagne en caractère. » [« Aus all den Bakterien, die ihr jetzt meidet, und aus Steinkrankheiten dunstet eine Schicht zusammen, die legt sich wie Grünspan auf meine Flanken, und ich Berlin, ich kriege Charakter. »] HESSEL Franz, « Stadtsommer », in *idem, Ermunterung zum Genuß. Kleine Prosa*, hrsg. von Karin Grund und Bernd Witte, Berlin (Ouest), Brinkmann & Bose, 1981, p. 143-145, ici p. 145.

dont l'action se déroule dans des stations balnéaires ou hydrothermales mondaines (Marienbad [Marianske Lazne], Ostie, etc.), voire à bord d'un paquebot entre Marseille et Alexandrie⁵². Les personnages masculins sont incapables de se fixer ; les personnages féminins, tout à la fois, avides de plaisir et insensibles. M. Brod, malgré sa complaisance apparente envers le style de vie des années folles, ne renonce pas complètement au rêve utopique de la « *Sommerfrische* » classique, mais lavé de ses spécificités « bourgeoises-cultivées » et (apparemment) stabilisé, de par des « fondations » économiques et sociales, originales. Ce sont les colonies juives socialistes de Palestine qui devaient constituer un havre de quiétude et de fraîcheur – toutes choses naturellement au figuré – par rapport à un monde capitaliste en effervescence. Travail et culture étaient réconciliés, l'amour véritable redevenait possible, on renouait avec une vie naturelle et simple – en des termes auxquels Kafka était également accessible. Il lui est arrivé aussi de rêver de frugalité proche-orientale – d'un régime : « pain, eau et dattes ». Toutefois, il est resté, par ailleurs, fidèle, dans son propre style de vie, à la « *Sommerfrische* » traditionnelle, même si la maladie le forçait à la « médicaliser » toujours davantage. La fonction principale en resta, pour lui, comme pour la plupart des écrivains en « *Sommerfrische* », de se ressourcer pour produire – et de pouvoir trouver, à l'occasion, matière à inspiration en des lieux et auprès de gens différents.

Partie III. Histoires de « *Sommerfrische* »

L'un des premiers auteurs à fixer l'imaginaire de la « *Sommerfrische* » a été Stifter, adepte lui-même de cette forme de tourisme – en position de pionnier à deux égards : d'une part, tout simplement, parce qu'il allait en « *Sommerfrische* » à une époque où ce n'était pas encore coutume répandue, d'autre part, parce qu'il lui a prêté une dimension sanitaire poussée à une époque où ceux qui la pratiquaient n'avaient pas encore la santé pour motivation essentielle. Dans plusieurs textes publiés à partir des années 1840, donc avant que Stifter ne devienne un habitué de Lackerhäuser, la promesse de recouvrer la santé, et plus spécialement un équilibre psychique, menacé en l'occurrence plutôt par des facteurs personnels qu'environnementaux, est thématifiée d'une manière propre à pousser les lecteurs à se rendre en « *Sommerfrische* » dans les massifs boisés⁵³. En effet, la forêt est régénératrice pas son air frais et pur, « favorable à la santé » [« gesundheitsfreundlich »], et son eau de source « cristalline » [« glasklar »], « des plus revigorantes »

52. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Peter Morris-Keitel : « Villégiature méditerranéenne et réalité sociale : les "romans d'amour" de Max Brod des années vingt ».

53. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Hans Esselborn : « La forêt, espace du repos physique et spirituel dans l'œuvre d'Adalbert Stifter ».

[« erquickendst »]⁵⁴, et de surcroît elle a pour hôtes des enfants de la nature, en particulier de sexe féminin, dont le contact est la meilleure des médecines. Cette perspective, ouverte avec délicatesse et en toute conformité avec la morale traditionnelle, préfigure la composante érotique souvent observable dans l’imaginaire de la « *Sommerfrische* » classique (1890 *sqq.*). Par ailleurs, Stifter a développé « par anticipation » une opposition *constitutive* de la « *Sommerfrische* ». Dans la nouvelle *Der Waldsteig* (*Le sentier de la forêt*), publié en 1844, l’hypocondriaque Tiburius qui séjourne dans une station hydrothermale ne recueille aucun bénéfice de sa cure, mais uniquement de la forêt environnante et surtout de la « jeune fille aux fraises [des bois] » [« Erdbeermädchen »] Maria qu’il finira par épouser. La tendance mondaine des stations hydrothermales est à peine évoquée dans la nouvelle, il est juste fait mention d’« habits extravagants » (*I* – recherchés) [« närrische Gewänder »] à la mode desquels Tiburius ne cède pas⁵⁵. On devine une opposition pertinente. La « *Sommerfrische* » classique « se distingue » effectivement par des codes vestimentaires, en particulier pour les femmes, alliant naturel *et élégance*, mais néanmoins « impossible » à la ville, y compris en promenade au parc, et de même « impossible » en station hydrothermale (mondaine).

Les chemisiers en soie grège, les robes de flanelle blanche, les ceintures larges en velours, les chapeaux de paille garnis de violettes – tous les atours des femmes en « *Sommerfrische* », jusqu’à un mémorable costume de bains en tricot, diaphane et rosé, au sortir de l’eau, ont trouvé leur chantre en Peter Altenberg (1859-1919), maître de l’impressionnisme littéraire en Autriche, coutumier de Gmunden, dans le Salzbourgeois, sur le lac du même nom⁵⁶. Cependant, la délectation visuelle qu’il trouvait auprès des femmes en « *Sommerfrische* » recouvrait chez lui une sorte de sagesse philosophique. Il associait à ces femmes oisives, séjournant loin de leurs maris restés à travailler dans les villes, des préoccupations sociales typiques de la « bourgeoisie de culture » (– en l’occurrence de tendance « bohème ») : ces femmes étaient ses « sœurs » en... inutilité. Perdant de vue qu’elles étaient intégrées à l’ordre économique, du fait du système de la dot, et en leur qualité de faire-valoir pour les maris, y compris à distance, il percevait seulement la « gratuité » [Zweckfreiheit] (apparente) de leur existence, qui pouvait sembler subvertir une société capitaliste et industrielle, asservie à

54. Cf. STIFTER A., *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 500.

55. Cf. STIFTER A., *Der Waldsteig* (1844), in *idem*, *Gesammelte Werke*, t. 2 [Studien II], Wiesbaden, Insel-Verlag, 1959, p. 391-463, ici p. 460.

56. Cf. dans le présent ouvrage l’étude d’Isabelle Ruiz : « Peter Altenberg : le poète de la ‘*Sommerfrische*’ dans les environs de Vienne ». Pour le costume de bains suggestif, cf. ALTENBERG P., *Verzauberte Prinzessin* (1906), in ALTENBERG P. [SPINNEN Burkhard, éd.], *Sommerabend in Gmunden. Szenen und Skizzen zwischen Semmering und Salzkammergut*, Francfort-sur-le-Main, Schöffling & Co., 1997, p. 43 *sq.*

l'utile. S'il se trompait à ce sujet, il n'en fut pas moins conséquent, à sa manière, en se refusant à cultiver son art autrement qu'en dilettante. Sa forme de prédilection sont des esquisses de deux ou trois pages, à la croisée de la notation de journal intime et du poème en prose. Significativement, il n'a jamais produit d'histoires de « *Sommerfrische* » à proprement parler, mais a tout au plus relaté les « histoires » qu'il « s'est racontées à lui-même », par exemple à propos d'un regard adressé par une femme inconnue, ou encore autour de l'impression qu'il a cru laisser par un bon mot ou... une pique. La forme la plus élaborée (« é-laborée »!) serait, chez Altenberg, pourrait-on dire, l'ébauche d'une action (*I* – d'une trame) possible, jamais enclenchée (*I* – jamais livrée).

Pour sa part, la romancière autrichienne Bertha von Suttner (1843-1914), récompensée du Prix Nobel de la Paix en 1905 pour son roman antimilitariste *À bas les armes!* (*Die Waffen nieder!*) et, de façon plus générale, pour son engagement public contre la guerre relate bien des « histoires », elle. – Lesquelles, sans être des histoires de « *Sommerfrische* », contribuent à en fixer l'imaginaire, en quelque sorte *ex negativo* – sur la ligne de clivage « *Sommerfrische* »/station hydrothermale (mondaine), avec cette particularité que le premier terme reste absent. En effet, B. von Suttner a brossé un tableau accablant de la vie dans les stations hydrothermales, surtout dans ses mémoires publiées en 1909, mais aussi dès avant dans des romans autobiographiques comme *Trente et Quarante* (1884) ou *La Traviata* (1892)⁵⁷. Les séjours « aux eaux » n'étaient qu'un prétexte pour s'adonner à des plaisirs, excitants et dispendieux : jeux d'argent et bals qui exigeaient des dames des toilettes somptueuses sans cesse renouvelées – toutes choses dont l'auteur avait pu mesurer l'effet ravageur sur sa propre mère, quand, dans ses jeunes années (autour de la vingtaine, dans les années 1860), elle était emmenée par celle-ci de station en station. Un autre élément autobiographique, qu'on (re)trouve dans les romans, est la condition faite aux jeunes filles nubiles d'extraction aristocratique (ou « grande-bourgeoisie inféodée »). Elles étaient littéralement exhibées dans la « bonne société » des stations, dans l'espoir de leur trouver un « bon parti », sans devoir trop déboursier pour la dot. La leçon « implicite-explicite » du tableau des stations hydrothermales, livrée par B. von Suttner, est qu'on ferait mieux de ne pas s'y rendre et de poursuivre des activités plus utiles. La réponse apportée par B. von Suttner pour sa personne est évidente : s'engager pour la paix, et concomitamment pour la diffusion de l'esprit scientifique, l'éducation populaire, le progrès de la civilisation. En matière de vacances, la leçon pouvait être d'accorder la préférence à la « *Sommerfrische* », éventuellement « de luxe », – en tout cas, loin des salles de bal et de jeu. Un autre enseignement pourrait être que

57. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Marie-Antoinette Marteil : « Bertha von Suttner et ses séjours aux eaux à travers ses mémoires et ses romans autobiographiques ».

les vacances les plus réussies sont celles qu'on était principalement sur ses ressources mentales personnelles (en conjonction avec les réalités naturelles du lieu), plutôt que sur des représentations rapportées (en conjonction avec des services mercantiles additionnels).

Cet ingrédient essentiel à toute « *Sommerfrische* » réussie que sont les ressources mentales personnelles fait l'objet d'un charmant récit de Kurt Tucholsky, *Rheinsberg* (1912), du nom d'une petite localité de la Marche de Brandebourg⁵⁸. Située sur l'un des nombreux lacs de la région, mais avec l'attrait particulier d'une église gothique du XIV^e et d'un château royal du XVIII^e, elle avait vocation à constituer une « *Sommerfrische* » pour les Berlinoises, jusqu'à ce que les progrès de la technique ferroviaire mettent les stations balnéaires à quelques heures seulement de Berlin et ravalent une localité comme celle-là au rang de destination de partie de campagne [Landpartie]. Même si cette évolution ne s'est pas accompagnée d'une commercialisation immédiate en direction de foules toujours plus nombreuses, comme ce fut le cas pour certaines « *ex-Frischen* » de la Forêt Viennoise, Rheinsberg n'en perdait pas moins en intérêt – du moins en apparence. K. Tucholsky fait la démonstration du contraire, applicable aussi bien à une partie de campagne de trois jours qu'à une « *Sommerfrische* » de trois semaines. Wolfgang et Claire, deux jeunes étudiants, lui en droit, elle en médecine, filant un tendre amour, trouvent à Rheinsberg où les mène une escapade de trois jours (deux nuits) l'intimité de tous moments qui leur manque à Berlin. Le temps est compté, mais grâce à leur complicité, évidente dans des enfantillages, jeux de rôle, minauderies, échanges amoureux, totalement accordés, ils donnent aux 72 heures passées ensemble une valeur d'éternité. À l'évidence, une dimension d'utopie (*I* – d'uchronie) affleure, mais limitée à deux êtres seulement. À bien y regarder, on trouve, cependant, également chez eux une attitude de protestation contre la société capitaliste et industrielle, répondant aux préoccupations sociales de la « bourgeoisie de culture ». Non seulement ils dénoncent par la bouche de la très « fofolle » Claire une humanité moutonnaire, pareille aux insectes qui se consomment dans les lampes à arc [Bogenlampen] (de la modernité?)⁵⁹, mais ils affrontent aussi en la personne d'une autre étudiante en médecine, du nom de Lissy, rencontrée au bord du lac de Rheinsberg, l'idéal d'une médecine « sociale », asservie au maintien de la société capitaliste et industrielle⁶⁰, – sans oublier leurs enfantillages, etc. qui marquent un refus de l'utilité qui n'est pas sans rappeler, toutes différences considérées, Altenberg.

58. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Barbara Koehn : « Kurt Tucholsky : *Rheinsberg* ou La partie de campagne comme voyage dans une réalité au-delà du réel ».

59. Cf. TUCHOLSKY Kurt, *Rheinsberg. Ein Bilderbuch für Verliebte* (1912), Berlin Charlottenburg, Axel Juncker Verlag, s. d. (1930), p. 32 sq.

60. Cf. *ibid.*, p. 83-89, plus particulièrement p. 84.

La tendance à l'idylle, telle qu'elle apparaît dans *Rheinsberg* de Tucholsky est certainement la plus « naturelle » des modalités d'exploitation littéraire de la « *Sommerfrische* ». Il faut cependant tout le talent d'un Tucholsky pour échapper à la mièvrerie. Le coup de maître qu'il a réussi reste exceptionnel. Mais la « *Sommerfrische* » se prête à d'autres types d'exploitation littéraire qu'on peut tenter de systématiser⁶¹. L'idéal d'harmonie sociale, étendue au-delà de la localité jusqu'à la société tout entière, sur lequel s'est bâtie la « *Sommerfrische* » en tant que pratique « bourgeoise-cultivée » (cf. *supra*) en fait un cadre d'expérimentation privilégié, pour les auteurs, sur les intrusions, révélations, fantasmes, occasionnant une disharmonie. Même là où l'homogénéité sociale n'est pas aussi nette que dans la « *Sommerfrische* » (*stricto sensu*) – par exemple dans une station balnéaire –, la communauté humaine qui se constitue *de facto* du fait d'une situation d'« hétérotopie » (supposée), qui fait surgir, *dans le dos de tous*, l'« isotopie » (supposée) du vaste monde, du quotidien ordinaire, permet l'expérimentation indiquée, depuis l'apparition d'un requin mangeur d'hommes jusqu'à la visite d'une « vieille dame »⁶². Le potentiel tragique, comique, tragicomique est infini.

La partie III s'achève sur l'analyse de deux exploitations littéraires de la « *Sommerfrische* » qui cernent au plus près le phénomène. On y trouve non seulement les acteurs typiques de la « *Sommerfrische* », aubergistes, clients, etc., avec leur marquage social, bien « vu », – mais *aussi* le cadre naturel approprié, jusque dans sa « médiocrité » typique (cf. *supra*), – et *encore et enfin* les mécanismes socio-historiques, « contrôlés-incontrôlés », déterminants pour le devenir d'une « *Sommerfrische* ». Ce programme se trouve réalisé – et illustré *d'abord* – par Theodor Storm (1818-1888), juriste de formation et novelliste (entre romantisme et réalisme), par le biais d'une nouvelle publiée en 1879, au titre énigmatique d'*Aux plaisirs de la forêt et de l'eau (Zur Wald- und Wasserfreude)*⁶³, d'après le nom de fantaisie, à tous les sens du terme, d'un « établissement » de « *Sommerfrische* »⁶⁴, installé dans les murs d'une ancienne auberge de village. Cet « établissement » est le cadre d'un drame familial qui, de prime abord, livre la trame de la nouvelle. La fille de l'aubergiste « modernisateur » se croit éconduite dans un amour

61. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de René Sternke: « Tragique, comique et kitsch. La "*Sommerfrische*" et le potentiel littéraire de l'hétérotopie ».

62. Le village de Gullen, dans la célèbre pièce de Friedrich Dürrenmatt (1956), pourrait parfaitement être une « *Sommerfrische* » – sauf pour le nom « malodorant » [signifiant littéralement « purin »] – ou, au contraire, justement avec ce nom, signalant l'« anti-*Sommerfrische* ».

63. Cf. dans le présent ouvrage l'étude d'Alain Cozic: « Villégiature ambivalente dans l'univers de Theodor Storm: escapisme salutaire ou funeste confinement ».

64. Le terme tombe par deux fois de la bouche d'un jeune homme qui vient de soutenir une thèse de doctorat en droit et trouve dans l'« établissement » le « bureau avec vue » – le rêve de tout « producteur intellectuel » (cf. n. 20) – qu'il recherche pour rédiger un ouvrage à partir de sa thèse. Cf. STORM Theodor, *Zur Wald- und Wasserfreude*, in *Sämtliche Werke in vier Bänden*, t. 3 [*Novellen*], Berlin (Est)/Weimar, Aufbau-Verlag, 1967, p. 138-196, ici p. 159 et p. 164.

d'enfance qui n'a probablement jamais été qu'unilatéral, et choisit de disparaître, sans qu'on sache exactement si elle se suicide (par noyade) ou « prend le large ». Toutefois, Th. Storm qui, de par sa carrière juridique (poursuivie jusqu'en 1880), avait connaissance de faillites en tous genres, a superposé au thème du manque de discernement *humain* (*I – psychologique*) de la fille le thème du manque de discernement *entrepreneurial* du père. Cette trame n'est pas moins importante que la première repérable. En un autre endroit et à un autre moment, un « cycle » de « *Sommerfrische* » aurait pu être amorcé, et tout le village aurait pu être entraîné dans un processus de « touristification », avec les risques et les opportunités qu'on sait. Mais le père prend décision malencontreuse sur décision malencontreuse. La mutation « bourgeoise-cultivée » de l'auberge de village⁶⁵ s'avère difficile, une fuite en avant dans le sens d'un kneippisme qui n'avoue pas son nom s'avère carrément impossible dans un contexte nord-allemand. Le second exemple d'exploitation littéraire de la « *Sommerfrische* », abordée en partie III, a trait précisément à la capitale « mondiale » du kneippisme, Wörishofen⁶⁶. Il s'agit du recueil de *short stories*, intitulé *In a German Pension* (1911) de Katherine Mansfield qui puise abondamment dans le séjour prolongé qu'elle a fait dans cette station hydrothérapique, qui, pour répondre aux attentes des curistes avait diversifié son offre du côté d'autres formes de physiothérapie (bains d'air et végétarisme), voire tout simplement de la « *Sommerfrische* » et d'activités sportives, jusqu'aux sports d'hiver. Avec un humour féroce, pas tellement britannique, mais plutôt nourri des pratiques d'autodérision des Allemands eux-mêmes⁶⁷, elle livre, en quelque sorte, le tableau d'une « *Sommerfrische* » (médicalisée) parvenue à maturité – au bout du « cycle » dans lequel l'aubergiste modernisateur à l'enseigne des « *Plaisirs de la forêt et de l'eau* » aurait souhaité faire entrer son village –, mais conservant ponctuellement un caractère rural prononcé. Les incongruités qui en résultent, ainsi que d'autres découlant de personnages totalement hétéronomes, croqués sur le vif, de la fausse baronne à la jeune femme exhibitionniste, sont source de comique, en adéquation avec les analyses de l'étude qui, plus haut, dans la partie III établit une typologie de l'ex-

65. Cet ancrage sociologique de la « *Sommerfrische* » (*stricto sensu*) est expressément thématisé par Theodor Storm. L'un des premiers clients de l'« établissement » est un jeune homme qui vient de soutenir sa thèse de droit (cf. n. précédente), il est suivi d'un « groupe de personnes raffinées » [« *Gesellschaft feiner Leute* »], dont sa « future » qu'il a connue à un « five o'clock » donné par un professeur d'université [« *Professorentee* »]... Cf. STORM Th., *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 171 et p. 159. Toutefois, il n'y a pas de suite à la hauteur.

66. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Marc Cluet : « *In a German Pension* de Katherine Mansfield dans une perspective interculturelle ».

67. Le souci extrême que les Allemands avaient de leur santé, en particulier nerveuse, leur manière d'associer santé et nature, le cortège de pratiques de santé « naturiste » – en un sens extensif – qui s'en suivaient –, tout cela n'a pas manqué de susciter chez des observateurs critiques toute une production littéraire et picturale d'autodérision, du récit satirique qui frappe juste (par exemple chez Hermann Hesse) à la carte postale humoristique vulgaire.

plotation littéraire de la « *Sommerfrische* »⁶⁸. Le tragique est également au rendez-vous chez K. Mansfield en adéquation avec ces analyses : tandis que les curistes soignent des maux largement imaginaires, une pré-adolescente, fille naturelle d'une serveuse de restaurant, faisant office de bonne à tout faire dans une famille du bas peuple, se crève littéralement au travail – au point d'en arriver, de fatigue et d'exaspération, à tuer le dernier né de la famille. La façade de la station hydrothérapique et climatique de Wörishofen présentait déjà quelques failles, sous le regard acéré de K. Mansfield, mais ici ce sont des bas-fonds sordides qui sont tirés à la lumière. On touche là au thème de la partie IV, « L'anti-*Sommerfrische* ».

Partie IV. « L'anti-*Sommerfrische* »

Assez curieusement, la « *Sommerfrische* » – dont l'imaginaire tendait à l'idylle, au point que la « nature » y prenait, aux yeux des « heureux » vacanciers, des allures de chromogravure – n'a guère suscité de productions littéraires la mettant en « scène » en tant que matrice de ses propres reproductions⁶⁹, mais a éveillé plutôt des envies rageuses de lui découvrir un envers infernal. Très tôt, des écrivains « réfractaires » ou devenus « réfractaires » ont ainsi « démythifié » le phénomène de la « *Sommerfrische* ». Fontane, après qu'il eut effectué maints séjours en « *Wald- und Seefrischen* », parvint à la conclusion que l'air frais et pur provoquait une « surexcitation des nerfs » [« *Nervenüberreizung* »]⁷⁰, donc exactement le contraire de l'effet attendu. Si après une mauvaise nuit on se sentait néanmoins « à peu près en forme » [« *in leidlicher Verfassung* »], cela tenait au fait que l'excitation reprenait, et refaisait son effet. Mieux valait fréquenter les grandes stations touristiques et/ou hydrothermales mondaines, véritables villes à la campagne⁷¹ – « dont l'Allemagne [72] [était], Dieu merci ! si abondamment dotée : Interlaken, Ragaz, Baden-Baden, Wiesbaden, Kissingen, Karlsbad, toutes fréquentables même sans être curiste [Kurgast] ». Robert Musil, le plus intellectuel des « classiques modernes » d'expression allemande, souffrait du climat de régression mentale collective qui régnait en « *Sommerfrische* » : en conséquence, il

68. Cf. n. 61.

69. Un film comme *L'année dernière à Marienbad* (1961) d'Alain Resnais indique peut-être la voie, mais dans le cadre (fictif) d'une station touristique mondaine, et avec un radicalisme dans la forme, qui au final s'avère « anti-ludique ».

70. Cf. FONTANE, « *Die Sommerfrischen* », *loc. cit.*, p. 260.

71. Cf. KOS Wolfgang, « Distanz und Geselligkeit. Das Heilbad als soziale Experimentierbühne », in MATTL-WURM Sylvia et STORCH Ursula (éds), *Das Bad. Körperkultur und Hygiene im 19. und 20. Jahrhundert*, catalogue de l'exposition de 1991/1992 du Musée d'histoire de la Ville de Vienne, Eigenverlag der Museen der Stadt Wien, 1991, p. 43-51, ici p. 49.

72. « *Deutschland* », ici, manifestement en un sens extensif. Le pays bernois, le canton de Saint-Gall, les Sudètes en font partie. Il n'y a pas lieu, cependant, de supputer des visées pangermanistes. Fontane se fonde sur l'identité (*I* – la familiarité) culturelle qui lui faisait défaut par exemple à Vichy, même s'il était d'origine huguenote.

transformait là son nom en « Meuh-meuh-sil » [« Muh-Muhsil »]⁷³. Certains estimaient que les destinations de « *Sommerfrische* » n'étaient supportables que l'hiver⁷⁴, d'autres encore – dont l'un, au moins, a déjà été mentionné [Hessel] – que la meilleure « *Sommerfrische* » était de passer l'été dans la grande ville qu'on avait la chance d'habiter – et de l'explorer.

Les grands nouvellistes autrichiens du XX^e siècle ont, pour leur part, produit des textes associant de façon récurrente « *Sommerfrische* » et suicide – ainsi, par exemple, Arthur Schnitzler avec *Fräulein Else*, publié en 1924, et Franz Werfel avec *L'escalier d'hôtel* (*Die Hotelterre*), publié en 1927⁷⁵. L'assouplissement des rôles sociaux, propre à la « *Sommerfrische* », amène des jeunes filles voire des épouses et mères à se laisser entraîner à des comportements transgressifs, mais elles sont finalement rattrapées par leur sur-moi et ne trouvent pas d'autre solution que de se donner la mort. Dès avant ces issues fatales, la touffeur, au physique et au moral, disperse dans les nouvelles de cette veine, toute fraîcheur, traditionnellement associée à la « *Sommerfrische* ».

Une chaleur opprimante, mesurable au thermomètre, sévit également dans le courant littéraire dit de l'« *Anti-Heimatliteratur* » – qu'on pourrait rendre par « démythification du terroir » –, abondant et puissant en Autriche dans les années 1960-1990⁷⁶. Étant donné que la « *Sommerfrische* » se pratique traditionnellement en espace rural et/ou en moyenne montagne, cette littérature « démythifie » aussi, indirectement, sinon directement, quand les auteurs prennent le soin d'en faire mention, la « *Sommerfrische* ». Leur intention est aisée à deviner : ils cherchent à anéantir, dans une Autriche sortie de la période de l'« *Anschluss* » (1938-1945) avec la conviction tacite qu'elle avait été, était et serait à jamais « *völkisch*-innocente », la principale source de fierté et le principal facteur d'aveuglement : à savoir ses terroirs pittoresques ; ils veulent imposer une rupture totale, fût-elle dévastatrice pour le sentiment identitaire, dans une nation où la succession des régimes (Empire des Habsbourgs, République, austrofascisme, Troisième Reich, Seconde République) a laissé les consciences inentamées, et ce malgré toutes les compromissions accumulées. Un auteur comme Franz Innerhofer (1944-2002), dans son roman *De si belles années* (*Schöne Tage*), publié en 1974, et représentatif du courant dans son ensemble, montre les peines endurées dans les années 1950 par un jeune paysan dans la région traditionnelle de « *Sommerfrische* » du Pinzgau dans la province de Salzbourg. Il doit, par exemple courir, à toute haleine et sous un soleil ardent, à côté

73. Cf. lettre adressée par Robert Musil, depuis Steinach (Tyrol), à Arne Laurin, rédacteur en chef de la *Prager Presse*, le 17/07/1921, reproduit dans PLATH (éd.), *op. cit.*, p. 138.

74. Cf. PÖLGAR A., *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 84.

75. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Michel Reffet : « *Die Hotelterre* (*L'escalier d'hôtel*) de Franz Werfel. Encore une villégiature fatale dans la nouvelle autrichienne ».

76. Cf. dans le présent ouvrage l'étude de Philippe Carré : « Autriche année 50 : l'idylle démythifiée à travers le roman de Franz Innerhofer *Schöne Tage* ».

de la faucheuse pour veiller à ce que l'herbe ne s'agglomère pas dans le râteau. Les touristes des deux pensions locales s'en tiennent, eux, à la surface paradisiaque des maisons à balcons fleuris et des chaînes montagneuses en arrière-plan – quand ils ne sont pas « voyeurs ».

L'« anti-*Sommerfrische* » bat sans doute tous les records de négativisme dans l'œuvre sur l'analyse de laquelle s'achève la partie IV et, en même temps, l'ouvrage : *La thérapie toscane (Die Toscana-Therapie)*, une pièce de théâtre, datant de 1987, du dramaturge, mais aussi poète, peintre et dessinateur satirique Robert Gernhardt (1937-2006)⁷⁷. En effet, là, une poignée de touristes allemands, pratiquant l'*agroturismo* en Italie, non seulement s'empêtre dans un « relationnel » difficile voire explosif, mais subit les agressions d'un environnement inadéquat (nature dégradée, chaleur, bruit, odeurs, etc.), et encore et surtout sont, d'une certaine manière, « voyeurisés », au lieu d'être eux-mêmes « voyeurs », comme d'accoutumée les touristes. Le propriétaire de la ferme aménagée, qui met à disposition du couple central cette *villeggiatura* est « psychologue comportemental » ; ses « amis » sont entraînés de sa part, et à leur insu, dans des confrontations programmées avec des tiers, comparses sur site ou faussement impromptus ; il orchestre, observe et ajuste de l'extérieur ce *reality show*, dans l'idée d'offrir à ses amis, sans que ceux-ci le lui aient demandé, une « thérapie conjugale » gratuite, mais aussi aléatoire ! Cette pièce caustique présente, de manière « idéale-typique », le développement contemporain le pire possible du phénomène de la « *Sommerfrische* », tel qu'il avait surgi au Tyrol du Sud au XVI^e siècle, s'était perpétué et propagé au XVII^e et au XVIII^e, avait trouvé sa forme canonique dans les années 1890 *sqq.* Les protagonistes ne sont pas des « personnes de bonne éducation », capables de cultiver un « art de vivre » personnel, et plus particulièrement l'art de la conversation intellectuelle et/ou spirituelle, mais seulement les « récepteurs-amplificateurs » d'idées reçues. Leur choix même de « villégiaturer » en Italie – courant, parmi les Allemands, tant chez des soixante-huitards « arrivés », brouillés avec la France dans les années 1980, que chez les « bobos » du nouveau millénaire – apparaît comme un écho sans force du voyage en Italie « sur les pas de Goethe », ainsi que d'un certain culte germanique de la villa italienne. Le fait que le mari, mis en scène par R. Gernhardt, s'évertue à lire dans sa ferme *agroturistica*, mais sans y parvenir (!), les *Essais* de Montaigne paraît significatif. Non seulement Montaigne a, lui aussi, effectué un voyage en Italie via l'Allemagne, mais il cultive un éthos de la paresse active, de la disponibilité permanente, qui communique avec ce qui pourrait être l'« art suprême » de la « *Sommerfrische* ». Les protagonistes de Gernhardt n'en ont,

77. Cf. l'étude d'Hélène Boursicaud : « „Das uralte Lied von Sonne, Sommer, Süden“ : La thérapie toscane de Robert Gernhardt ou La satire des “*tedeschi*” en villégiature au pays des oliviers ».

bien sûr, aucune idée. Outre la régression au plan culturel, en un sens extensif – entre lectures inassimilées et inassimilables et inaptitude au bonheur –, même la dimension sanitaire de la « *Sommerfrische* » subit une dégradation. À la neurasthénie qui, en tant que « mal du siècle », suscitait des démarches curatives singulières et singularisantes, se substitue ici le « terrible quotidien » d'une vie de couple dégradée – sans issue véritable, faute de potentialités de (re)singularisation. Les ressources personnelles sont insuffisantes. Ainsi, *La thérapie toscane* de Gernhardt est diamétralement opposée à la « *Sommerfrische* » classique – au même titre, d'ailleurs, que toutes les cures de mieux-être, standardisées, de l'ayurvéda au *wellness*, proposées dans les « néo-*Sommerfrischen* » qui ont fleuri ces dernières années. La seule base de comparaison serait la conviction selon laquelle la « civilisation moderne », en particulier urbaine, appelle des « parenthèses », impliquant des moyens régénérateurs de type « naturel ».

En guise d'épilogue, le lecteur trouvera un essai sous forme de causerie de Jean-Louis Bandet, professeur émérite de littérature allemande de l'université de Haute-Bretagne – Rennes 2, auteur de nombreux ouvrages dont une *Histoire de la littérature allemande* et une monographie de quelque 400 pages sur Adalbert Stifter⁷⁸. L'essai s'intitule « *Sommerfrische und Winterkälte* » (« ~ et froid d'hiver », au propre et au figuré), et apporte l'ultime démonstration – s'il le fallait encore – que des pans entiers de la littérature et de la culture germanique, d'une variété, richesse et pertinence insoupçonnée, s'offrent à quiconque jette un regard à travers cette « lucarne » qu'est la « *Sommerfrische* », d'apparence pourtant si étroite.

78. BANDET Jean-louis, *Histoire de la littérature allemande*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, et *idem*, *Adalbert Stifter: introduction à la lecture de ses nouvelles*, Paris, Klincksieck, 1974 (distrib. Presses Universitaires de Rennes). Également BANDET J.-L., *La littérature allemande*, Paris, Presses Universitaires de France, QSJ 101, 41996, et *idem*, *Anthologie de la littérature allemande*, Paris, Presses Universitaires de France, collection Premier Cycle, 1994.